

— Et de quelle façon ?

— Pauline me dit dans sa lettre que René, en la quittant, a promis de lui écrire souvent comme je le fais moi-même...

Les yeux du jeune homme étincelèrent... Au découragement succédait la joie. Il s'écria :

— Elle a promis... elle tiendra... nous sommes sauvés.

Honorine reprit :

— Je vais aujourd'hui même écrire à Pauline... Je lui parlerai de vous, de votre touchant amour, et je la prierai de ne pas perdre une minute pour m'envoyer l'adresse de René, aussitôt que cette adresse lui sera connue...

— Oh ! oui, oui, mademoiselle, faites cela, je vous en supplie !... balbutia Paul les mains jointes, et jamais reconnaissance n'égala la mienne, car vous aurez fait plus que me rendre la vie...

— Je vais le faire avant ce soir, non pour m'acquérir des droits à votre gratitude, dont je ne doute point d'ailleurs, mais parce que je suis une amie dévouée et que je m'intéresse beaucoup à votre joli roman d'amour... Pauline ajouta dans sa lettre que ses parents vont la rappeler bientôt près d'eux, à Paris... Une fois ici, elle nous tiendra de vive voix au courant de sa correspondance avec René...

— Vous êtes mon bon ange, mademoiselle ! murmura Paul en portant à ses lèvres, avec une respectueuse tendresse, une des mains fines et patriciennes qu'Honorine de Terrys lui abandonna en souriant.

Quelques instants après il prit congé de la jeune fille et se retira.

Les alternatives de découragement et d'espoir qui se succédaient presque sans transition dans le cerveau de Paul le faisaient éclipser. En sortant de l'hôtel du comte de Terrys, il marchait dans la rue comme un homme ivre qui ne sait où il va et dont les jambes chancelantes supportent mal le corps alourdi. Cependant le grand air le ranima rapidement et ses pensées devinrent moins confuses.

— Ah ! murmura-t-il avec un geste qui traduisait toute l'énergie de sa volonté reconquise. Ah ! je la retrouverai, je le jure !

Laissons le jeune homme rentrer chez lui et rejoignons Léopold Lautier.

## XXVIII

L'ex-réclusionnaire de Clairvaux avait pris une voiture à la station de la gare de l'Est, et s'était fait conduire rue de Picpus.

L'adroit gredin, nous le savons, calculait toutes ses démarches, ne livrait rien au hasard, et évitait avec soin de laisser derrière lui une trace quelconque, un indice insignifiant en apparence, mais pouvant recéler un péril pour l'avenir.

A cent pas du logis du constructeur il fit arrêter la voiture, descendit, paya le cocher et, pataugeant dans la neige fondue, se rendit à pied chez son honorable cousin Pascal. Ce dernier était seul dans son bureau.

Au bruit de la sonnette mise en branle par le visiteur, il alla ouvrir et parut surpris en voyant un homme dont un immense cache-nez, montant jusqu'aux yeux, cachait les traits.

— C'est moi... dit simplement Léopold.

Le constructeur, reconnaissant aussitôt non le visage, mais la voix de son complice, s'empressa de le faire entrer, referma la porte derrière lui, et le conduisit dans le cabinet témoin de leur première entrevue.

— Eh bien ? lui demanda-t-il ensuite sans préambule.

— Eh bien, répondit Léopold, ma seule présence ici doit vous prouver que tout marche au gré de mes désirs... La lettre que je vous avais chargée de mettre à la poste est arrivée le lendemain matin à Maison-Rouge... et naturellement elle a produit l'effet sur lequel je comptais.

— J'ignore ce que vous avez décidé... fit Pascal.

— Bah ! vous n'avez pas un peu deviné mon projet.

— J'ai deviné que vous tendiez un trébuchet où la voleuse d'héritage devait se prendre...

— Il est certain que je ne lui écrivais point pour lui parler du beau temps et de la neige !...

— Expliquez-vous...

— Voici ce que contenait la lettre en question...

Et Léopold récitait de mémoire, presque mot pour mot, le texte que nous connaissons.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il ensuite.

— Je pense que c'est très fort et que vous êtes un malin de premier ordre !...

— Vous comprenez bien qu'une pareille lettre a battu le rappel de l'amour filial dans le cœur de notre ingénu...

— Elle a résolu de fuir Ursule ?

— Positivement, mon très cher... répondit le faux Valta avec une familiarité que Pascal ne songea point à trouver de mauvais goût.

— Alors elle va venir seule à Paris ?

— Seule et dans le plus grand secret... Demain soir, à onze heures, j'aurai le plaisir de la recevoir à la gare de l'Est...

— Parfait ! s'écria Pascal en se frottant les mains.

— Parfait ! répéta Léopold en haussant les épaules. C'est facile à dire... mais une fois l'enfant arrivée, tout ne sera pas fini... Il y aura le reste de la besogne...

L'entrepreneur sentit un petit frisson effleurer sa chair.

— Le reste de la besogne... murmura-t-il.

— Oui ! continua l'évadé. Je ne fais pas venir à Paris l'héritière de feu votre oncle pour la mettre dans ses meubles et lui payer du bois de rose et du boule authentique, quoiqu'elle en vaille fieltre bien la peine ! A onze heures elle sera à la gare de l'Est... A minuit...

Léopold s'interrompit.

— A minuit ? répéta Pascal, qui ne respirait plus.

— Il lui arrivera un petit accident...

— Lequel ?

— Elle tomba dans la Seine et, naturellement, s'y noiera...

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

## INFORMATIONS -

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

Boite 1886, Bureau de Poste.

Sto-Thérèse, Montréal